à gauche de la porte dite *Orientale*, séparée des remparts par la largeur du fossé, par une route de ceinture et par un autre petit fossé qui court tout autour de l'enceinte elle-même. Les deux plus longs côtés mesurent environ cinq cents pas ; les deux autres, peut-être quinze pas de moins ; tous les quatre sont partagés intérieurement en une série de chambrettes ne formant qu'un seul étage et adossées au mur extérieur. Sur trois des côtés, ces chambrettes ont leur entrée sous un portique continu, à arcades soutenues par une rangée de colonnes basses et déliées. Ces petites chambres étaient alors au nombre de deux cent quatre-vingt-huit, une de plus, une de moins : de nos jours, une large ouverture au milieu et une autre petite latérale, pratiquées sur le côté qui borde la grande route, en ont fait disparaître un certain nombre. Au temps de notre histoire, il n'y avait que deux entrées, l'une au milieu du côté qui regarde les remparts de la ville, l'autre vis-à-vis, sur le côté opposé. Au centre de l'espace intérieur, qui est tout à fait nu, s'élevait, et s'élève encore, un petit temple octogone. La première destination de tout l'édifice, commencé en 1489 avec l'argent d'un legs particulier, continué ensuite avec les deniers du public et avec ceux d'autres testateurs et donateurs, fut, ainsi que le nom même l'indique, d'y recevoir, le cas échéant, les malades de la peste ; fléau qui, déjà bien avant cette époque et encore longtemps après, avait coutume de faire apparition deux, quatre, six, huit fois par siècle, tantôt dans une contrée de l'Europe, tantôt dans une autre, envahissant parfois une grande partie du continent, et le parcourant parfois tout entier, d'un bout à l'autre. A l'époque dont nous parlons, le lazaret ne servait que de dépôt pour les marchandises sujettes à quarantaine.

Maintenant, pour l'apprêter à la nouvelle destination, on passa par-dessus les règlements ordinaires ; et, après avoir fait en toute hâte les purifications et les expérimentations prescrites, toutes les marchandises furent délivrées d'un seul coup. On fit étendre de la paille dans toutes les chambrettes, on fit des provisions de vivres en telle qualité et en telle quantité que le permirent les circonstances ; puis, par une ordonnance affichée à tous les coins, on invita tous les mendiants à venir s'y réfugier.

Beaucoup s'empressèrent d'y accourir ; tous ceux qui gisaient malades sur les voies et sur les places publiques y furent transportés : en peu de jours, les uns et les autres compris, il s'y en trouva plus de trois mille. Mais ceux qui restaient en arrière étaient plus nombreux, et de beaucoup. Soit que chacun d'eux attendît de voir les autres s'en aller et de pouvoir ainsi demeurer en petit comité à exploiter la charité des habitants, soit à cause de la répugnance si naturelle pour la claustration ou de cette défiance qu'ont généralement les pauvres pour tout ce qui leur est offert par ceux qui possèdent les richesses et le pouvoir (défiance toujours proportionnée à l'ignorance commune de ceux qui l'éprouvent et de ceux qui l'inspirent, ainsi qu'au nombre des pauvres et à l'inintelligence des ordres), soit parce que l'on savait bien quel était en réalité le bienfait qu'on leur offrait, soit peut-être tout cela ensemble, ou que sais-je encore ; le fait est que la plupart, ne tenant aucun compte de l'invitation, continuaient à errer en mendiant par la ville. En voyant cela, on jugea à propos de passer de l'invitation à la contrainte. On mit des sbires en campagne avec mission de donner la chasse aux mendiants et de les pousser au lazaret, et d'y traîner garrottés les récalcitrants. Pour chacun de ces derniers, il leur fut assigné une prime de dix sous ; tant il est vrai que, même dans les plus grandes détresses, les deniers des contribuables ne font jamais défaut dès qu'il s'agit de les dépenser mal à propos. Et bien que (comme le tribunal de la Provision l'avait conjecturé, comme il se l'était même expressément proposé) beaucoup de mendiants se hâtassent de déguerpir de la ville pour aller vivre ou mourir ailleurs, mais du moins en liberté, toutefois la chasse fut telle qu'en peu de temps le nombre des internés, les hôtes et les prisonniers compris, s'éleva à près de dix mille.

Nous aimons à supposer que les femmes et les enfants furent logés dans des quartiers séparés ; mais les mémoires de l'époque n'en font aucune mention. Quant à des règlements et à des mesures pour le maintien du bon ordre, ils ne durent assurément pas faire défaut ; mais je laisse à penser quel ordre pouvait être établi et maintenu, surtout en de pareils temps et en de pareilles circonstances, au sein

d'une agglomération aussi vaste et aussi variée, là où les forcés se trouvaient mêlés aux volontaires; où, au milieu d'une foule de malheureux pour qui la mendicité était une nécessité, une douleur, une honte, s'en trouvaient tant d'autres pour qui c'était un métier et une habitude; où, parmi un si grand nombre de gens élevés et grandis dans l'honnête et laborieuse activité des champs et des boutiques, il y avait tant de garnements élevés dans le vagabondage, dans les tavernes, dans la braverie, dans l'oisiveté, dans la filouterie, dans l'insolence, dans la violence.

Maintenant, comment tout ce monde était-il traité là-dedans, tant sous le rapport du logement que sous le rapport de la nourriture? On pourrait malheureusement le conjecturer, au cas où nous ne possèderions pas à ce sujet des renseignements positifs; mais nous les possédons. Ils couchaient serrés, entassés par vingt, par trente dans chacune de ces cellules, ou accroupis sous les portiques, sur une couche de paille pourrie et fétide ou sur le sol nu; car il avait bien été ordonné que la paille fût toujours fraîche et en quantité suffisante; mais, en réalité, la récolte en avait été pauvre, misérable, et on ne la renouvelait pas. Il avait également été ordonné que le pain fût de bonne qualité; car quel administrateur a jamais dit qu'il faille faire et distribuer de mauvaises denrées? Mais ce qui, dans des circonstances ordinaires n'aurait pu s'obtenir, même pour une moins vaste fourniture, comment l'obtenir en de pareilles circonstances et avec une pareille profusion? Le bruit courut alors, comme le rapportent les mémoires, que le pain du lazaret était adultéré avec des substances lourdes et impropres à l'alimentation; et il n'est, hélas! que trop probable que ce ne fut pas là une de ces rumeurs en l'air, comme il s'en accrédite quelquefois. L'eau elle-même faisait défaut; je veux dire l'eau vive, l'eau potable : l'abreuvoir commun n'était autre que le fossé qui baigne le mur de l'enceinte et où coule une eau basse, lente, parfois bourbeuse, et devenue alors, par surcroît, ce que pouvaient la rendre l'usage et le voisinage d'une aussi nombreuse et aussi misérable multitude.

A toutes ces causes de mortalité, d'autaut plus actives qu'elles opéraient sur des corps déjà malades ou près de le devenir il faut ajouter une inclémence toute particulière de la

saison : des pluies obstinées, suivies d'une sécheresse plus obstinée encore et accompagnée de chaleurs précoces et violentes. Aux maux physiques, vinrent se joindre les souffrances morales, le chagrin et le désespoir de la captivité, le désir des anciennes habitudes, la douleur et le regret de la perte de plus d'un être cher, le souvenir inquiet, anxieux des chers absents, les froissements et les antipathies réciproques, et tant d'autres passions tristes ou haineuses que ces gens avaient apportées là-dedans avec eux ou qui avaient pris là naissance; en outre de tout cela, l'appréhension et le spectacle continuel de la mort, rendue fréquente par le concours de tant de causes et devenue elle-même une cause nouvelle, et une cause puissante. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que la mortalité s'accrût et régnât dans cet enclos lugubre au point de prendre l'apparence et, auprès de beaucoup de personnes, le nom de peste : soit que la réunion et l'accroissement de toutes ces causes ne fît qu'exalter l'activité d'une influence purement épidémique; soit (comme on prétend que cela arrive dans presque toutes les famines, même dans de moins graves et dans de moins prolongées que celle-là) qu'une véritable contagion fût intervenue qui, dans des corps éprouvés et prédisposés par la misère, par la mauvaise qualité des aliments, par les intempéries, par la malpropreté, par les souffrances et par le découragement, eût trouvé, pour ainsi dire, le terrain propice, son heure et son moment, en un mot, les conditions nécessaires pour éclore, pour grandir et pour se propager (s'il est permis à un ignorant de risquer à ce sujet des idées, d'ailleurs conformes à l'hypothèse déjà proposée par quelques médecins et proposée de nouveau, dans ces derniers temps, avec beaucoup de réserve, mais aussi avec beaucoup d'arguments à l'appui, par un homme studieux autant qu'ingénieux (1); soit maintenant que la contagion éclatât d'abord dans le lazaret même, comme, d'après une confuse et inexacte relation, ce semble avoir été l'opinion des médecins de la Santé; soit qu'elle existât déjà et allât couvant bien avant cela (ce qui paraî-

(1) Del morbo petecchiale... e degli altri contagi in generale; Opera del dott. F. Enrico Acerbi, Cap. III, § 1e 2.

trait peut-être plus vraisemblable, si l'on songe combien la misère était déjà ancienne et générale et la mortalité déjà fréquente), et qu'importée là-dedans, elle s'y propageât avec une nouvelle et terrible rapidité, par suite de l'agglomération des corps, rendus encore plus aptes à en subir l'influence par l'accroissement de la puissance des autres causes. Quelle que soit la vraie de ces différentes conjectures, le fait est que le nombre des morts au lazaret dépassa bientôt cent par jour.

Tandis que là, parmi tout ce qui survivait, régnaient la maladie, les angoisses, l'épouvante, les plaintes et la rage, au tribunal de la Provision régnaient la honte, l'ahurissement, l'indécision. On consulta, on entendit l'avis de la Santé; on ne trouva rien de mieux que de défaire ce qu'on avait fait avec tant d'éclat, à si grands frais, au prix de tant de vexations. On ouvrit le lazaret, on congédia tous les pauvres encore valides qui y restaient, et qui s'en échappèrent avec une joie frénétique. La ville retentit de nouveau des anciens gémissements, mais plus faibles et moins continus; elle revit cette même foule, mais moins nombreuse et d'autant plus digne de commisération, dit Ripamonti, en songeant à la déplorable cause qui en avait si cruellement éclairci les rangs. Les malades furent transportés à *Santa Maria della Stella*, qui était alors l'hôpital affecté aux mendiants : la plupart y périrent.

Sur ces entrefaites pourtant ces bienheureux champs commençaient à blondir. Les mendiants de la campagne quittèrent la ville et s'en allèrent, chacun de son côté, à cette moisson tant désirée. Le bon Federigo les congédia par un dernier effort, par une nouvelle inspiration de sa prévoyante charité : à chaque paysan qui se présentait à l'archevêché, il fit donner un *giulio* (1) et une faucille à moissonner.

Finalement avec la moisson la disette cessa; la mortalité, épidémique ou contagieuse, tout en décroissant de jour en jour, continua pourtant jusqu'en plein automne. Elle tirait à sa fin, quand voici survenir un nouveau fléau.

(1) Monnaie de la valeur d'environ six sous, ainsi appelée du nom du pape Jules II. *Note du traducteur.*

Beaucoup d'événements importants, de ceux que l'on qualifie plus particulièrement d'historiques, étaient arrivés dans cet intervalle de temps. Le cardinal de Richelieu, après avoir, ainsi que nous l'avons déjà dit, pris La Rochelle et bâclé, tant bien que mal, un traité de paix avec l'Angleterre, avait, par sa puissante parole, proposé et obtenu dans le conseil du roi de France qu'on secourût d'une manière efficace le duc de Nevers; et il avait en même temps décidé le roi à conduire lui-même l'expédition en personne. Tandis qu'on faisait les préparatifs, le comte de Nassau, commissaire impérial, se rendait à Mantoue et sommait le nouveau duc d'avoir à remettre ses Etats aux mains de Ferdinand; faute de quoi celui-ci enverrait une armée pour les occuper. Le duc, qui dans des circonstances plus désespérées s'était refusé à accepter une condition aussi dure et aussi aléatoire, encouragé maintenant par le prochain secours de la France, s'en défendait plus que jamais, toutefois en des termes où le refus se trouvait enveloppé et déguisé, autant que cela était possible, et avec des promesses de soumission d'autant plus explicites qu'il se croyait plus sûr de n'avoir pas à les tenir. Le commissaire s'en était allé en protestant qu'on aurait recours à la force. Cependant, au mois de mars, le cardinal de Richelieu était descendu avec le roi à la tête d'une armée; il avait demandé le passage au duc de Savoie; on avait négocié, on n'avait rien conclu : après une rencontre dans laquelle l'avantage resta aux Francais, on avait négocié de nouveau et arrêté une convention par laquelle le duc, entre autres choses, avait stipulé que don Gonzalo lèverait le siége de Casal, en s'engageant, si celui-ci s'y refusait, à s'unir aux Français pour envahir le duché de Milan. Don Gonzalo, estimant qu'il s'en tirait encore à assez bon marché, avait levé le camp d'autour de Casal où un corps de troupes françaises était aussitôt entré pour renforcer la garnison.

Ce fut à cette occasion qu'Achillini adressa au roi Louis son fameux sonnet :

Sudate, o fochi, a preparar metalli (1).

(1) Suez, ô feux, à apprêter les métaux.

ainsi qu'un autre par lequel il l'exhortait à accourir aussitôt à la délivrance de la Terre Sainte. Mais c'est comme une destinée que les conseils des poètes ne soient jamais suivis; et, si parfois il vous arrive de trouver dans l'histoire des faits qui soient conformes à quelqu'un de leurs avis, vous pouvez dire hardiment que c'étaient des choses déjà arrêtées d'avance. Le cardinal de Richelieu avait, au lieu de cela, résolu de retourner en France pour des affaires qui lui paraissaient plus urgentes.

Girolamo Soranzo, envoyé de Venise, eut beau mettre en avant les raisons les plus puissantes pour déconseiller ces résolutions, le roi et le cardinal, ne prêtant pas plus l'oreille à sa prose qu'à la poésie d'Achillini, s'en retournèrent avec le gros de l'armée, laissant seulement six mille hommes à Suse pour garder le passage et assurer l'exécution du traité.

Tandis que cette armée s'éloignait d'un côté, celle de Ferdinand, commandée par le comte de Collalto, s'avançait de l'autre. Elle avait envahi le pays des Grisons et la Valteline, et se disposait à descendre dans le Milanais. Outre toutes les terreurs qu'inspirait l'annonce d'un tel passage, le triste bruit courait, et l'on en avait même des avis positifs, que la peste couvait dans cette armée, la peste dont il existait alors presque toujours quelque ferment au sein des troupes allemandes, ainsi que le dit Varchi en parlant de celle qui, un siècle auparavant, avait été apportée par ces troupes à Florence. Alessandro Tadini, l'un des conservateurs de la Santé (ils étaient six, outre le président : quatre magistrats et deux médecins), fut chargé par le tribunal, ainsi qu'il le raconte lui-même dans sa Notice que nous avons déjà citée (1), de remontrer au gouverneur l'épouvantable danger qui menaçait le pays si ces gens-là y obtenaient le passage pour se rendre à Mantoue, comme en courait le bruit. Il semble, d'après toutes ses actions, que don Gonzalo avait une envie démesurée de se faire une place dans l'histoire. Celle-ci, en effet, n'a pas pu se dispenser de

(1) Ragguaglio dell'origine e giornali successi della gran peste contagiosa, venefica e malefica, seguita nella città di Milano, etc. Milano 1648, pag. 16.

s'occuper de ses exploits; mais (ainsi qu'il lui arrive souvent) elle n'a pas connu ou elle ne s'est pas souciée d'enregistrer, de tous ses actes, le plus digne de mémoire et d'attention, à savoir, la réponse qu'il fit au docteur Tadini en cette circonstance. Il répondit qu'il ne savait qu'y faire; que les raisons d'intérêt et d'honneur pour lesquelles cette armée s'était mise en mouvement étaient d'un plus grand poids que le danger qu'on lui représentait; qu'on cherchât pourtant à y obvier pour le mieux, et qu'on espérât en la Providence.

Afin donc d'y obvier pour le mieux, les deux médecins de la Santé (le susnommé Tadini et Senatore Settala, fils du célèbre Ludovico) proposèrent à ce tribunal qu'on fît défense, sous les peines les plus sévères, d'acheter n'importe quelle sorte d'objets des soldats qui allaient passer; mais il ne fut pas possible de faire comprendre l'opportunité d'un tel ordre au président, « homme, dit Tadini (1), d'une très-grande débonnaireté, qui ne pouvait pas se persuader que, du commerce avec ces gens-là et de l'acquisition d'objets provenant d'eux, il en pût résulter des cas de mort pour tant de milliers de personnes. » Nous citons ce trait, comme étant l'un des plus singuliers de ce temps : car, assurément, depuis qu'il existe des tribunaux de la Santé, jamais il n'est arrivé à aucun autre de leurs présidents de tenir un raisonnement pareil, si cela peut s'appeler un raisonnement.

Quant à don Gonzalo, sa réponse que nous avons rapportée plus haut fut un des derniers actes de son gouvernement à Milan; attendu que les insuccès de la guerre, provoquée et dirigée en grande partie par lui, furent cause qu'il fut rappelé de ce poste dans le courant de l'été. A son départ de Milan, il lui arriva une aventure qui a été signalée par quelques écrivains contemporains, comme étant la première de ce genre qui arrivait dans cette ville à un personnage de son rang. En sortant du palais, dit de la Ville, au milieu d'un grand cortége de nobles, il se trouva en présence d'une foule de gens du peuple, qui, marchant devant et lui encombrant le passage ou le suivant par derrière, le huaient et l'apostrophaient en lui reprochant, avec des im-

(1) Pag. 17.

précations, la famine dont on avait souffert, à cause, disaient-ils, des autorisations qu'il avait accordées d'emporter du blé et du riz hors de la ville. Ils lançaient ensuite contre sa voiture, qui suivait derrière, bien pis que des paroles et des jurements : ce furent des cailloux, des pierres, des trognons de choux, des pelures de toutes sortes ; en un mot, les munitions ordinaires de ce genre d'expéditions. Repoussés par les gardes, ils se retirèrent ; mais ce ne fut que pour accourir, grossis le long du chemin par beaucoup de compagnons, et se tenir prêts à la porte *Ticinese*, par où il devait sortir peu après en voiture. Lorsque celle-ci arriva avec une suite de plusieurs autres, ils lancèrent sur toutes, soit avec les mains, soit avec des frondes, une vraie grêle de pierres. La chose n'alla pas plus loin.

On envoya, pour le remplacer, le marquis Ambrogio Spinola, dont le nom avait déjà acquis dans les guerres de Flandre la célébrité militaire qui y est toujours restée attachée depuis.

En attendant, l'armée allemande avait reçu l'ordre définitif de marcher sur Mantoue ; et, au mois de septembre, elle entra dans le duché de Milan.

A cette époque, la milice était encore composée en grande partie d'aventuriers que des condottieri de profession enrôlaient par commission de tel ou tel prince, quelquefois même pour leur propre compte, pour se vendre ensuite conjointement avec eux. Les hommes étaient attirés à ce métier bien moins par la solde qui leur était allouée que par l'esprit de pillage et par tous les attraits de la licence. Il n'y avait alors dans une armée aucune discipline fixe et générale, qui n'aurait pas pu, du reste, facilement s'accorder avec l'autorité indépendante des divers condottieri. Ceux-ci, d'autre part, en ce qui les concernait, n'étaient pas gens très-scrupuleux en fait de discipline; et, même le voulant, on ne voit pas trop comment ils auraient pu parvenir à l'établir et à la faire observer ; car des soldats de cette étoffe se seraient, à coup sûr, révoltés contre un condottiere novateur qui aurait eu l'idée de vouloir abolir le pillage; ou, tout au moins, ils l'auraient laissé garder seul ses drapeaux. En outre de cela, comme les princes, en prenant ces bandes, pour ainsi dire, à louage, visaient bien plutôt à se

procurer beaucoup de monde, afin d'assurer le succès de leurs entreprises, qu'à en proportionner le nombre à leurs moyens de les payer, moyens d'ordinaire fort restreints, il s'ensuivait que la solde n'arrivait le plus souvent qu'en retard, par acomptes, sou par sou, et que les dépouilles des pays où l'on guerroyait ou que l'on traversait en devenaient comme un supplément tacitement convenu. Cette sentence de Wallenstein, à savoir, qu'il est plus facile de maintenir une armée de cent mille hommes qu'une de douze mille, n'est guère moins célèbre que son nom. Or celle dont nous parlons était en grande partie composée de ces mêmes gens qui, sous son commandement, avaient ravagé l'Allemagne dans cette guerre, célèbre entre toutes et par elle-même et par ses effets, qui emprunta ensuite son nom aux trente années de sa durée ; on en était alors à la onzième. Son propre régiment même s'y trouvait, commandé par un de ses lieutenants; la plupart des autres condottieri avaient guerroyé sous ses ordres; et il s'y en trouvait plus d'un de ceux qui, quatre ans plus tard, devaient contribuer à le conduire à cette triste fin que chacun sait (1).

Il y avait vingt-huit mille fantassins et sept mille cavaliers. En descendant de la Valteline pour se porter sur le Mantouan, il leur fallait suivre, en le côtoyant plus ou moins, tout le parcours que fait l'Adda, d'abord sous la forme d'un lac à deux bras et ensuite de nouveau comme rivière, jusqu'à son confluent avec le Pô ; après quoi il leur restait encore celui-ci à côtoyer pendant un assez long trajet : en tout huit journées de marche dans le duché de Milan.

Une grande partie des habitants se réfugiaient dans les montagnes, y emportaient les effets auxquels ils tenaient le plus et y emmenaient leurs bestiaux; d'autres restaient, ou pour garder quelque malade ou pour préserver leur maison de l'incendie ou pour veiller aux objets précieux

(1) Après avoir longtemps guerroyé au service de Ferdinand II, empereur d'Allemagne, et avoir remporté de nombreuses et brillantes victoires qui ont rendu son nom célèbre, ce vaillant capitaine avait, dit-on, formé le dessein de s'approprier la Bohême, qu'il avait naguère reconquise à la couronne, et de s'y rendre indépendant. Ferdinand, averti de cet audacieux complot, mit Wallenstein au ban de l'empire; et ayant ensuite gagné quelques-uns de ses compagnons d'armes, il le fit assassiner à Egra (1634), au moment où il allait se réfugier chez les Suédois. *Note du traducteur*

qu'ils avaient cachés, enterrés; d'autres parce qu'ils n'avaient rien à perdre; quelques vauriens aussi restaient dans l'intention de s'approprier ce que laissaient les autres. Quand le premier régiment arrivait à l'endroit de l'étape, il se répandait aussitôt dans le pays et dans les villages voisins, et les mettait directement au pillage : ce qui pouvait être avalé ou emporté disparaissait, sans parler des dégâts que ces brigands faisaient sur tout le reste, des campagnes dévastées, des habitations incendiées, des coups, des blessures, des viols. Toutes les inventions, toutes les ruses mises en œuvre par les habitants pour sauver leur bien étaient souvent inutiles et tournaient quelquefois à leur propre détriment. Les soldats, gens bien plus experts dans les stratagèmes mêmes de cette guerre, furetaient dans tous les plus petits recoins des maisons, trouaient les murs, les abattaient; ils découvraient sans peine la terre fraîchement remuée dans les jardins; ils allèrent jusque dans les montagnes pour voler les bestiaux; ils allèrent dans les grottes, guidés par quelques vauriens, comme nous avons dit, à la recherche de quelque riche habitant qui était allé là-haut se cacher; ils le dépouillaient, ils le traînaient à sa maison et, en le torturant par les menaces et par les coups, le forçaient à indiquer les cachettes où était enfoui son trésor.

Finalement ils partaient, ils étaient partis, on entendait peu à peu s'évanouir dans le lointain le son des tambours et des trompettes : quelques heures s'écoulaient dans un calme plein d'épouvante; puis un nouveau maudit roulement de tambours, une nouvelle maudite fanfare de trompettes annonçaient l'arrivée d'un nouveau régiment. Ceux-ci, ne trouvant plus de quoi butiner, faisaient avec d'autant plus de fureur main basse sur le reste, fracassaient tout, brûlaient les meubles, les portes, les poutres, les tonneaux, les cuves, parfois même les maisons; maltraitaient avec d'autant plus de rage et torturaient les habitants; et ainsi de suite, de pis en pis, durant vingt jours; car l'armée était divisée en autant de détachements.

Colico fut la première terre du duché qu'envahirent ces démons; ils se jetèrent ensuite sur Bellano; de là, ils entrèrent et se répandirent dans la Valsassine d'où ils débouchèrent dans le territoire de Lecco.

CHAPITRE XXIX

Ici, parmi ces pauvres épouvantés, nous trouvons des personnes de notre connaissance.

Qui n'a pas vu don Abbondio le jour où se répandirent, toutes à la fois, les nouvelles de la descente de l'armée, de son approche, de ses agissements, ne peut pas se faire une idée de ce qu'est l'effarement, de ce qu'est la frayeur. Ils viennent; ils sont trente, ils sont quarante, ils sont cinquante mille; ce sont des diables, ce sont des ariens, ce sont des antechrists; ils ont saccagé Cortenuova; ils ont mis le feu à Primaluna; ils dévastent Introbbio, Pasturo, Barzio; on les a vus à Balabbio; demain ils seront ici : telles étaient les nouvelles qui passaient de bouche en bouche; et, en même temps, qui courait d'un côté, qui courait de l'autre; on s'arrêtait mutuellement; c'était, de toutes parts, un entrecroisement tumultueux de consultations et d'avis, c'était une hésitation entre le parti de la fuite et le parti de rester, c'étaient des rassemblements de femmes, c'étaient des scènes de désespoir, on s'arrachait les cheveux. Don Abbondio, décidé avant tous les autres et plus que tous les autres à s'enfuir, voyait des obstacles insurmontables et d'épouvantables dangers en toute manière de fuite, en tout lieu de refuge. Comment faire? s'écriait-il. Où aller? Les montagnes, sans tenir compte de la difficulté du chemin, n'étaient pas sûres : déjà l'on avait appris que les lansque-